

LA VIE DU C.P.L.

LES JOURNEES DE PASTORALE LITURGIQUE DE LISIEUX¹

A Lisieux, les 31 juillet, 1^{er} et 2 août ont eu lieu trois journées de Pastorale liturgique consacrées à l'étude de l'important problème de la messe paroissiale du dimanche. Dans le cadre du séminaire de la Mission de France, grâce à la générosité de M. le chanoine Augros, environ soixante-dix prêtres se sont groupés autour du R^{mo} P. Norbert Huchet, de l'Ordre de Prémontré, à qui l'on devait cette heureuse initiative. Outre le clergé bayeusain, on remarquait un certain nombre de prêtres du diocèse d'Évreux et quelques isolés venus de divers coins de France. Détail important : presque tous étaient curés.

L'entreprise était hardie d'arracher pendant trois jours pleins ces pasteurs à leurs ouailles. Jusqu'ici le C.P.L. s'était limité à des sessions d'études. Pour cette première manifestation de liturgie vraiment pastorale au sens plein du mot, comment réagirait-on ? Elle pouvait être incomprise, boudée ou même combattue. En réalité, ce fut un succès complet.

1. *La préparation.*

La haute bienveillance de Mgr Picaud, évêque de Bayeux, permit de préparer méthodiquement la session. Elle fut plusieurs fois recommandée par la *Semaine religieuse* diocésaine. Au mois de mai, quelques prêtres actifs se réunirent à Lisieux et mirent sur pied un questionnaire qui fut envoyé à la totalité du clergé, soit environ six cents prêtres.

Il portait sur *l'assistance à la messe* (proportion, causes de négligence, etc.), *la célébration de la messe* (comment la rendre plus vivante et plus communautaire), *l'utilisation d'auxiliaires laïcs*, etc.

Ce questionnaire, on le voit, soulevait un grand nombre de

1. L'abondance de matières ne nous permettant de publier ce compte rendu qu'après celui de Saint-Flour, où les mêmes questions furent traitées, nous nous sommes permis d'en retrancher tout ce qui, pour nos lecteurs, aurait fait double emploi, et nous nous en excusons auprès de tous ceux qui ont participé aux journées de Lisieux. (N.D.L.R.)

problèmes. Un dixième seulement des prêtres ont répondu. Sur cinquante-six rapports reçus, une quinzaine constituaient un véritable mémoire.

2. *Le climat.*

Comment s'explique le succès des journées ?

Profitant de la leçon de Vanves, on avait déchargé le plus possible les conférenciers ou rapporteurs, leur rôle se bornant souvent à préparer un terrain à la discussion, et l'on avait ménagé de grands temps libres à la suite de chaque exposé. Le principe était le suivant : le matin à 10 heures et le soir à 17 heures : conférence (d'une durée maxima de 45 minutes). A 14 h. 30 avait lieu le « carrefour ». Le carrefour, sur lequel se greffèrent quantité de conversations de couloir, eut un gros succès. On avait réservé pour ce moment les entretiens qui appelaient des démonstrations pratiques. Par exemple, « Comment faire chanter nos gens » ou bien « Ce qu'il faut faire et ne pas faire quand on célèbre la messe ». Pour ce dernier carrefour, on avait aménagé dans la salle des conférences un autel et disposé tous les objets nécessaires à la célébration. Le curé-doyen de Saint-Jean de Caen, M. le chanoine Pelcerf, ne craignit pas d'affronter son redoutable auditoire, d'ailleurs avec un esprit et une sûreté qui firent la joie et l'édification de tous les assistants.

Cette organisation judicieuse du temps contribua beaucoup à créer le sympathique climat des journées. Des prêtres qui avaient travaillé dans le même diocèse pendant cinq, dix, quinze ans sans se connaître autrement que par des rencontres occasionnelles ou par les brefs contacts de la retraite annuelle eurent le loisir de parler longuement des problèmes de leur ministère pastoral. En entendant un jeune confrère faire le récit de ses expériences, un vieux curé ne put s'empêcher de s'écrier : « Si nous avions pu mettre en commun plus tôt toutes ces idées, que de tâtonnements rendus inutiles, que d'écueils évités et que d'économie matérielle et moralement ! »

Un autre trait caractéristique qui nous explique le succès de la réunion, c'est l'atmosphère de cordialité simple et surnaturelle entre prêtres qui ne se connaissaient pas ou fort peu. On sentait les mêmes préoccupations, les mêmes désirs, et souvent on reconnaissait avoir fait les mêmes expériences ou connu les mêmes échecs. Tous souffraient plus ou moins de ce que le chanoine Boulard appelle « l'inorganisation de notre apostolat et l'anarchie de nos efforts »².

2. Cf. *Problèmes missionnaires de la France rurale.*

Atmosphère très priante : les organisateurs n'avaient pas voulu imposer la récitation commune du Bréviaire, quoique ce fût un de leurs plus vifs désirs. Mais spontanément, dès la première journée, on demanda et on obtint sans peine le chant des complies. En outre, la journée débutait par une méditation dont le sujet était adapté à l'esprit général des journées : « Bien célébrer la sainte messe », par le R^{me} P. Norbert Huchet; « Le devoir de prêcher à la messe », par M. le chanoine Brault, vicaire général; « La messe est le grand acte de la louange de Dieu », par M. Guiot, directeur au grand séminaire³.

3. *Les travaux.*

Le P. Perrot, de la Mission de France, présenta les conclusions de l'enquête proposée dans le questionnaire : Pourquoi les gens ne vont-ils plus à la messe ?

Il pose en principe que l'on n'envisage plus la messe comme un moyen de conquête, mais comme le « mystère de foi » de ceux qui ont la foi.

L'énoncé de ce principe provoque des réactions dans l'auditoire. Beaucoup admettent qu'il est juste, mais ils voient tout de même dans la messe un certain moyen de conquête. Dans de nombreuses paroisses il y a encore du monde à la messe. Aux grandes fêtes de l'année toute la paroisse se dérange encore. Quelle occasion magnifique de se servir de la messe, dans la mesure du possible, pour gagner leurs âmes ? Nos gens viennent à la messe sans la comprendre vraiment. Utilisons la mèche qui fume encore et servons-nous de ce reste de foi comme d'un moyen de conquête. C'est le moment de remarquer que la messe des catéchumènes est le moyen liturgique prévu par l'Église pour l'instruction de ceux qui ne connaissent pas assez leur religion. Pourquoi ne pas utiliser cette partie de la messe avec l'esprit de son institution ? Elle serait un légitime instrument de conquête, à sa modeste place, et n'empêcherait en rien le déroulement normal de la messe des fidèles, mais au contraire le préparerait et l'appellerait.

Avec les rapports de MM. les curés de Colombelles et de Saint-Germain du Crioult, des expériences en milieux très divers vinrent illustrer les premiers entretiens. En somme, la presque totalité de ces expériences visent à faire profiter les fidèles des idées splendides que nous offre la liturgie, en suppléant à l'ignorance du latin par l'utilisation de traductions en français pour tous les

3. Cette méditation sera publiée prochainement dans *La Vie Spirituelle*.

textes « propres » de la messe. Les chants du « Commun » sont généralement conservés en latin (chants de Dumont ou grégorien. L'épître et l'évangile sont lus en français par un lecteur, soit après le chant du prêtre ou, mieux, pendant que l'officiant lit à voix faible le texte latin.

De tous côtés on cherche donc à utiliser le français au maximum, mais en maintenant avec une grande énergie le latin partout où il n'est pas indispensable que les fidèles s'associent directement à la prière du prêtre. On remarque même que dans certaines paroisses, dont le nombre est encore relativement élevé, les gens tiennent fortement au latin qu'ils ont toujours considéré comme un élément formel de leur messe. Ils s'insurgent à l'idée que la messe puisse changer et préfèrent s'en tenir aux usages traditionnels. On remarque encore que l'usage du français requiert de la part du prêtre une discipline de la diction et un esprit de foi beaucoup plus manifestes.

Les rapports sur le chant à la ville, à la campagne et au collège apportèrent leur contribution au problème général de la messe mieux comprise. Le chant est le serviteur de la prière. En aucun cas il ne doit la gêner. On constate que si les chants du Commun en grégorien restent accessibles au peuple, parce qu'ils sont relativement faciles, il n'en va pas de même pour les textes grégoriens du Propre dont l'exécution est souvent fort difficile et dépasse les possibilités moyennes du peuple.

M. le chanoine Paul, curé-doyen d'Aunay-sur-Odon, note la brisure qui existe trop souvent entre la nef occupée par les fidèles et le chœur où se déroule la célébration du Saint-Sacrifice. Pour bien faire chanter les gens il faut donc d'abord supprimer toutes les causes d'isolement ou de dispersion des fidèles. C'est un travail préliminaire indispensable. Ensuite on procède par étapes. Dans les paroisses urbaines, on s'efforcera de créer un solide noyau de chanteurs (enfants — dont les ressources, bien utilisées, sont immenses —, jeunes gens, jeunes filles, hommes ou femmes) que l'on maintiendra *au milieu des fidèles*, autour de l'harmonium. Il y a gros danger à isoler la maîtrise des fidèles en la faisant monter à la tribune ou en la plaçant dans le chœur.

La deuxième étape, c'est de faire chanter les fidèles eux-mêmes. Remarque préliminaire, il faut se servir le moins possible de l'orgue qui a le défaut de couvrir les voix. La première condition pour que les gens chantent, c'est qu'ils prennent conscience de l'ampleur de leur propre chant. Sinon ils ignoreront leurs ressources et se laisseront paresseusement porter par la musique. Il faut, en outre, que chacun possède un livre de chant, simple, clair et uniforme.

L'idéal serait qu'une personne compétente prenne la direc-

tion du chant des fidèles pendant que le prêtre célèbre la sainte messe. Mais ceci est chimérique dans la plupart de nos petites paroisses rurales. Pour résoudre la difficulté, les uns demandent à leurs paroissiens de rester pendant une dizaine de minutes après l'office pour leur inculquer les rudiments indispensables non seulement pour chanter, mais pour répondre au prêtre de façon intelligible. Un curé a obtenu plus facilement de faire cette répétition avant la messe. Un autre remplace le prône par une leçon de chant, un autre la fait après les vêpres : ce qui est un comble, c'est que plusieurs paroissiens se dérangent pour la leçon de chant qui suit les vêpres, mais se gardent bien d'arriver à temps pour assister aux vêpres elles-mêmes!

L'échange de vues sur les liturgies de suppléance fut particulièrement intéressant. C'est le problème des nombreuses dessertes dans lesquelles il est impossible de dire la messe tous les dimanches. Le curé de Pierrefite-en-Auge, M. l'abbé Houdoyer, et M. l'abbé Dentin, curé-doyen de Picquigny (Somme), apportèrent des solutions diverses.

Une question subsidiaire fut sérieusement discutée : Doit-on faire aux fidèles une obligation d'assister à cette liturgie de suppléance, à cette « Réunion dominicale », comme on l'appelle? Le commandement de l'Église ne porte certainement pas sur l'assistance à ce genre d'office. Mais le commandement de Dieu est toujours là : il faut sanctifier le dimanche. Or l'expérience prouve que, pour nos fidèles moins heureux des dessertes, l'assistance à cette réunion dominicale est à peu près la seule façon de sanctifier le dimanche. Le reste de la journée est généralement pris par une foule d'occupations dont beaucoup sont indispensables. De plus, il faut se souvenir que l'exemple du nombre a une importance capitale dans nos paroisses. Si beaucoup de fidèles se dispensent de cette réunion en ayant l'intention de sanctifier leur dimanche d'une autre façon, il est quasi certain que le reste abandonnera bientôt la pratique de la réunion dominicale, et plus rien ne sera fait pour obéir au commandement divin. Si donc il faut théologiquement affirmer que cette assistance n'est pas obligatoire, dans la pratique on pourra faire une utile distinction.

1° S'il s'agit d'un paroissien qui est conscient de son rôle social et de son influence dans la communauté paroissiale, il faudra lui montrer qu'il commet au moins une faute contre la charité en négligeant d'entraîner les autres, ou bien alors qu'il aurait un moyen facile de le faire; qu'en outre il coopère indirectement à la faute des autres en leur fournissant l'occasion, par son abstention, de tout abandonner.

2° S'il s'agit, au contraire, d'un paroissien incapable de jouer

le moindre rôle social, il n'est nullement fautif et il n'y aura pas lieu de l'inquiéter. Cependant, avec le temps, on devra essayer de lui faire comprendre qu'il n'est pas bon pour lui de rester isolé pendant que les autres prient et qu'il a, lui aussi, sa part de responsabilité dans l'union de la communauté paroissiale.

Ces liturgies de suppléance ont un rôle important à jouer dans l'avenir, toutes les fois qu'il sera impossible au prêtre de venir lui-même. Beaucoup pensent qu'elles s'imposent lorsque le curé a plus de deux paroisses différentes. Toutes les expériences prouvent que les curés obligés de dire trois messes dans trois paroisses différentes au cours de la même matinée du dimanche sont contraints à un tel chronométrage de leur temps qu'il leur est impossible de se consacrer comme il le faudrait à la tâche, pourtant primordiale, de la prédication et du catéchisme.

Qu'il faille aborder ces liturgies avec beaucoup de prudence, c'est évident. Sans quoi, comme le remarque le chanoine Brault, vicaire général, on risquerait d'amoindrir la notion que les gens se font de la nécessité du prêtre entre eux et Dieu. Ce serait courir tout droit au protestantisme.

La note théologique des journées fut apportée par le R. P. Louvel. Le Père s'en prend aux nombreuses manières d'expliquer la messe en mettant en vedette un détail : la goutte d'eau, l'*Amen*, etc... Il va droit au cœur de la messe. Le moment capital de la messe, c'est celui où le prêtre redit les paroles mêmes du Christ, à la Cène du jeudi saint : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. Prenez et buvez, ceci est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi. » Ceci, c'est ce que le prêtre refait après le Christ sur son invitation. C'est ce *repas* mystérieux où le Christ se mit lui-même à la place du pain et du vin pour devenir notre « *nourriture* » et, de la sorte, nous unir intimement à lui. Le « Ceci » du Christ désigne donc avant tout un repas, un repas véritable, et la messe est essentiellement ce repas de la Cène qui représentait par avance le sacrifice de la Croix.

Il est important de le remarquer, la messe ne fait que représenter le Calvaire, en faisant allusion au sang répandu pour nous. Elle ne réédite pas le sacrifice du Christ sur la croix, ni ses souffrances physiques et morales, ni sa mort sanglante. Contrairement à ce que s'imaginent de pieuses dévotes, le Christ n'a souffert et n'est mort qu'une fois. Il ne continue pas à souffrir et à mourir tous les jours. Au contraire, le repas du jeudi saint est véritablement réitéré sous nos yeux. Ce n'est pas une simple représentation, mais une réédition de la Cène.

On ne retrouve dans l'action de la messe aucun des objets qui ont servi au Calvaire. Mais, par contre, la liturgie reconstitue aussi exactement que possible le mobilier, si l'on peut ainsi par-

ler, du premier repas eucharistique : la table, les nappes, les plateaux, le calice, les aliments, pain, vin. Le prêtre refait les gestes mêmes du Christ, redit ses propres paroles.

Est-il nécessaire pour cela d'opposer la théologie du sacrifice à celle du repas ? Nullement. Si la messe est avant tout un repas, elle reste la représentation du sacrifice du Calvaire. C'est un repas sacrificiel. En se livrant en nourriture, le Christ veut nous unir intimement à lui, et par lui nous unir tous les uns les autres. Mais ce faisant, il nous accorde les fruits de son sacrifice au Calvaire.

D'ailleurs, la messe présente encore bien d'autres faces, et le P. Louvel montre sans peine que la messe est aussi un rassemblement, une fête, une conversation, une offrande, un départ.

Cette explication de la messe est accueillie avec grande sympathie. Dans nos paroisses rurales n'a-t-elle pas l'avantage d'être tout à fait concrète et de faire appel à des notions très familières. Elle doit conduire les fidèles à participer à la messe d'une façon plus profonde : par la communion sacramentelle qui est leur participation au repas commun de la paroisse avec le Christ et le prêtre qui tient ici-bas sa place. C'est leur faire découvrir en même temps la nécessité de la *charité fraternelle* qui se fonde sur cette union avec tous les autres dans le Christ.

Il est impossible, dans un simple article, de rendre compte de tous les rapports et de tous les échanges de vue. Remarquons, en terminant, celui de M. l'abbé Germain, curé de Cabourg. Nous espérons que la *Maison-Dieu* pourra bientôt publier un compte rendu plus détaillé de sa « Campagne pour la Messe ». Elle fut réalisée à l'occasion d'une semaine de la messe prêchée par le chanoine Augros, supérieur du séminaire de la Mission de France. Cette semaine, longuement préparée, eut un véritable succès. L'explication détaillée des diverses parties de la messe, des objets du culte, des gestes du célébrant, fut une révélation pour les fidèles. Depuis ce temps, beaucoup vivent réellement leur messe.

Si les résultats furent excellents sur la partie pratiquante de la paroisse, ils furent faibles sur les non-pratiquants, venus cependant en assez grand nombre. Une conférence leur avait été réservée au théâtre de la ville.

Ce qu'un compte rendu comme celui-ci sera toujours incapable de rendre, ce sont les multiples conversations de couloir. Quelquefois tard dans la nuit des groupes continuaient à se communiquer leurs idées.

Une place d'honneur revient à M. l'abbé Choupaut qui a fait de remarquables traductions des textes liturgiques. Traductions adaptées à la fois aux circonstances et à l'auditoire. Il se place au point de vue pastoral. Il constate que les textes du missel

sont un miel savoureux, un trésor élaboré par l'Église pour la vie du peuple chrétien. Ce trésor, le peuple y a droit, il en a besoin, mais il lui échappe presque totalement. Comment le lui rendre ? Il a devant les yeux ses paroissiens. Pas n'importe quels paroissiens, mais les siens propres, ceux qu'il connaît, qu'il aime, dont il sait les ressources ou les limites.

Certes, ces textes sont d'abord faits pour la gloire de Dieu, mais *par* la vie des âmes chrétiennes. Dieu n'est pas glorifié par des rites ou des chants exécutés d'une façon impeccable si l'âme du peuple fidèle n'en vit pas.

Par traduction, beaucoup entendent la simple transcription d'un texte, le passage d'une langue à une autre. C'est le cas des traductions de la plupart de nos livres de messe.

L'abbé Choupaut est convaincu que la traduction qu'il faut au peuple chrétien c'est, avant tout, une « *traditio* » (sans « trahison »). C'est-à-dire une *communication des idées et des sentiments que l'Église a voulu éveiller dans les âmes en choisissant ces textes*. Le traducteur doit donc, avant tout, méditer son texte, le ruminer, le laisser résonner dans son âme, le baigner de prière. Ensuite il lui faut chercher des équivalences, c'est-à-dire les paroles qui ont le plus de chance d'éveiller cette même résonance dans son auditoire. Il va de soi que ces textes sont traduits pour être lus en public. Il faut respecter le plus possible la lettre, mais ne pas craindre de faire passer le sens avant la lettre lorsque c'est nécessaire. Sinon on ne sortira jamais de ce langage raide, compliqué, empêtré de latin, quand ce n'est pas de grec ou d'hébreu, de nos livres de messe français. Ce sens, il faudra qu'il soit compris aussi aisément des enfants que des adultes. Rien n'empêche de faire une traduction pour enfant à côté d'une traduction pour adultes, selon la nature de son auditoire.

4. *Les conclusions.*

Le but de ces journées n'était pas de présenter un cahier de revendications à la Sacrée-Congrégation des Rites. Nous l'avons dit, leur but était d'utiliser la liturgie de la messe dans des perspectives pastorales, dans le milieu concret de nos paroisses actuelles. Les conclusions tirées sont donc beaucoup plus des principes de pastorale que des décrets concernant les pratiques liturgiques.

Il semble qu'on pourrait les ramasser en de courtes propositions

1° La messe est essentiellement l'acte commun du prêtre et des fidèles et, secondairement, un instrument de conquête pour les

infidèles ou plus exactement, puisqu'il s'agit de baptisés, pour les non-fidèles.

2° L'assemblée du peuple chrétien n'est pas une assemblée démocratique mais hiérarchique. Le prêtre demeurant en toutes circonstances l'intermédiaire indispensable entre Dieu et les hommes.

3° Il faut tendre de plus en plus à distinguer l'avant-messe ou messe des catéchumènes de la messe proprement dite ou messe des fidèles. Cette avant-messe étant faite pour instruire ceux qui sont faibles dans la foi, il est grandement souhaitable qu'elle soit rendue intelligible par l'emploi du français.

4° Lorsque le prêtre doit dire plus de deux messes dans des endroits différents, le dimanche matin, il aura tout avantage à utiliser les liturgies de suppléance.

5° La messe proprement dite n'a pas pour but d'expliquer le message divin, mais de le proclamer. Reste donc au prêtre le perpétuel devoir de commenter ce message par des instructions appropriées et des traductions adaptées au texte sacré.

6° Toute renaissance liturgique dans la paroisse ne pourra se faire que si elle est basée sur une connaissance plus précise de la Bible. Il faut rendre aux gens le goût et l'intelligence de la Bible.

7° On ne fera comprendre aux fidèles la nécessité de sanctifier le dimanche que si on leur rend, au préalable, le sens du *repos* dominical qu'ils ont perdu.

8° Ce dont nos fidèles, enfants ou adultes, ont le plus besoin, c'est d'éducation (tenue, chant, liturgie, Bible, sens de la messe, etc...). Le curé doit toujours avoir présente à l'esprit cette idée qu'il est éducateur.

9° Aucun effort n'aboutira s'il n'y a à la clef une réelle sainteté sacerdotale. A la messe, surtout, le prêtre doit être convaincu de la grandeur et de la sainteté de ses fonctions.

Enfin, l'ultime conclusion de tous les sessionnaires fut qu'il fallait renouveler fréquemment des rencontres entre curés. Déjà un comité régional de pastorale liturgique est en voie d'organisation. Un projet de circulation à travers le diocèse de plusieurs valises de documentation liturgique et pastorale est à l'étude. Nul ne veut laisser tomber les résultats acquis. N'est-ce pas la preuve évidente que nous nous acheminons, si nous le voulons, vers un renouveau de la vie paroissiale ?

YVES BOSSIÈRE,
chanoine régulier de Prémontré.